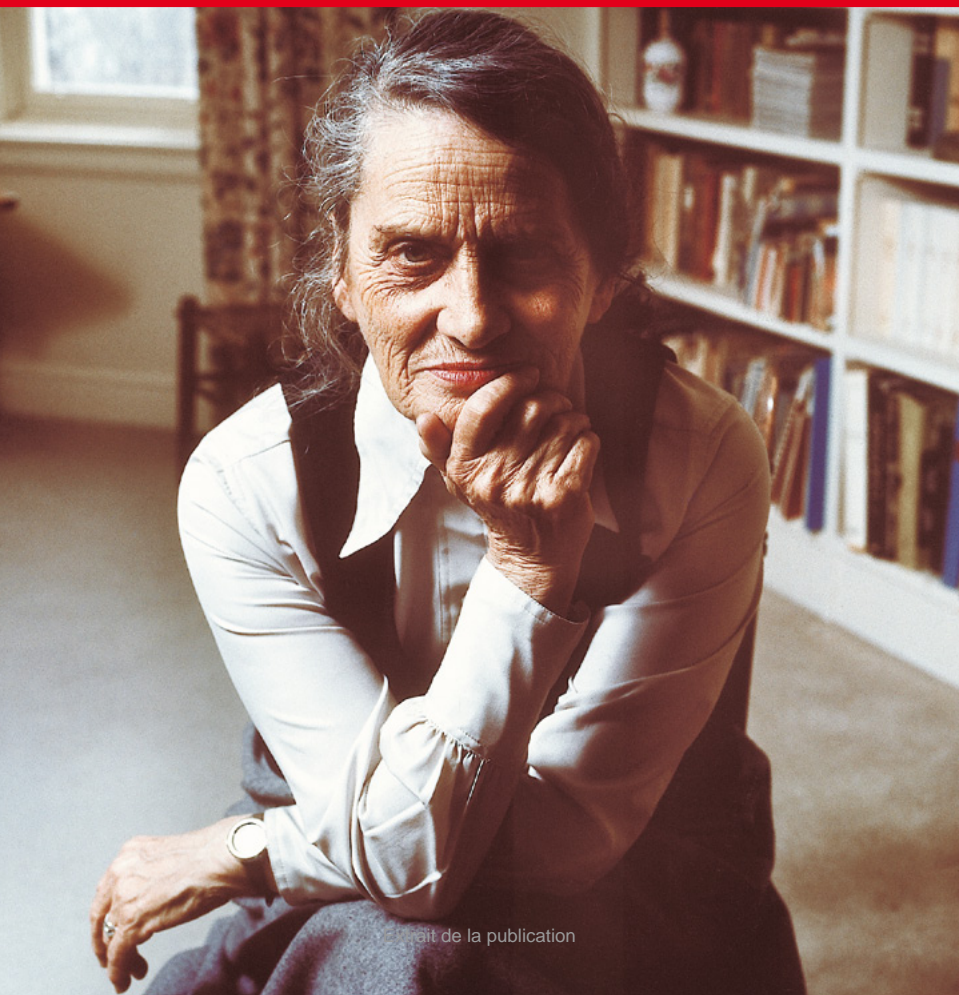


# François Ricard Gabrielle Roy Une vie

biographie

**BOREAL**  
**COMPACT**



trait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Gabrielle Roy  
*Une vie*

DU MÊME AUTEUR

*Gabrielle Roy*, essai, Fides, 1975 ; Nota Bene, 2000.

*Le Prince et la Ténèbre*, conte accompagnant des tailles-douces de Lucie Lambert, Éditions Lucie Lambert, 1980.

*L'Incroyable Odyssée*, récit, Éditions du Sentier, 1981. Épuisé.

*La Littérature contre elle-même*, essais, Éditions du Boréal, 1985.

*Histoire du Québec contemporain*, t. II : *Le Québec depuis 1930*, histoire (en collaboration avec Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert), Éditions du Boréal, 1986 ; coll. « Boréal compact », 1989.

*La Génération lyrique*, essai, Éditions du Boréal, 1992 ; coll. « Boréal compact », 1994.

François Ricard

Gabrielle Roy  
*Une vie*

biographie



*édition mise à jour*

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Photographie de la couverture : Gabrielle Roy par John Reeves, en 1975.

© 2000 Les Éditions du Boréal pour la présente édition

© 1996 Les Éditions du Boréal pour l'édition originale

© 1996 Fonds Gabrielle Roy pour tous les textes de Gabrielle Roy, y compris les inédits.

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2000

Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Ricard, François

Gabrielle Roy. Une vie

Nouv. éd.

(Boréal compact; 110)

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 2-7646-0013-5

1. Roy, Gabrielle, 1909-1983. 2. Écrivains canadiens-français – 20<sup>e</sup> siècle – Biographies. I. Titre.

PS8535.O95Z882 2000 C843'.54 C99-941831-9

PS9535.O95Z882 2000

PQ3919.R69Z882 2000

*À Marcelle.*





*Qui est ou qui fut quelqu'un, nous ne le saurons qu'en connaissant l'histoire dont il est lui-même le héros — autrement dit sa biographie ; tout le reste de ce que nous savons de lui, y compris l'œuvre qu'il peut avoir laissée, nous dit seulement ce qu'il est ou ce qu'il était. C'est ainsi que, beaucoup moins renseignés sur Socrate, qui n'écrivit pas une ligne et ne laissa aucune œuvre, que sur Platon ou Aristote, nous savons bien mieux et de manière plus intime qui il fut, parce que nous connaissons son histoire, que nous ne savons qui était Aristote dont les thèses nous sont parfaitement connues.*

HANNAH ARENDT

*Condition de l'homme moderne*

(trad. G. Fradier)

*Métaphore archiconnue : le romancier démolit la maison de sa vie pour, avec les pierres, construire la maison de son roman. Les biographes d'un romancier défont donc ce que le romancier a fait, refont ce qu'il a défait. Leur travail ne peut éclairer ni la valeur ni le sens d'un roman, à peine identifier quelques briques. Au moment où Kafka attire plus d'attention que Joseph K., le processus de la mort posthume de Kafka est amorcé.*

MILAN KUNDERA

*L'Art du roman*



*... la femme [...] leva vers moi le visage pour me suivre  
d'un long regard perplexe et suppliant que je n'ai cessé de  
revoir et qui n'a cessé, pendant des années, jusqu'à ce que  
j'obtempère, de me demander ce que tous nous demandons  
peut-être du fond de notre silence : Raconte ma vie.*

GABRIELLE ROY

*Un jardin au bout du monde*



CHAPITRE I

# Fille d'immigrants





*Un Canadien errant • La saga  
des Landry • Les tribulations d'un chef  
de famille • Saint-Boniface, enfin*

Les cloches de la cathédrale de Saint-Boniface n'ont pas sonné, dans l'après-midi du mardi 23 mars 1909, pour annoncer au monde le baptême de Marie Rose Emma Gabrielle Roy<sup>1</sup>. L'abbé Duplessis, un des vicaires de la paroisse, a été si lent dans ses prières et ses ablutions que la cérémonie ne s'est terminée qu'après l'heure de l'angélus, trop tard pour sonner le carillon. La mère, demeurée seule à la maison, a interprété ce silence comme un mauvais présage.

Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, pourtant, puisque l'enfant, née la veille — avec le printemps, pour ainsi dire —, venait au monde dans une famille sinon prospère, du moins fort bien établie et dont la condition faisait l'envie de plusieurs.

## **Un Canadien errant**

Le père, certes, n'est plus jeune, il va sur la soixantaine. Mais c'est un homme qui, à ce moment-là de sa vie, peut se dire content de lui-même et de la situation où ils sont enfin parvenus, lui et les siens, depuis une douzaine d'années environ, c'est-à-dire depuis ce jour du printemps 1897 où il a emmené femme et enfants s'établir à Saint-Boniface. Ce jour-là a marqué une sorte de victoire. Après trente ans d'errances, de projets avortés, de batailles continuelles pour trouver un lieu et un métier où accomplir ce dont il se sentait capable, enfin le sort lui souriait et il pouvait considérer que sa vie était réussie.

Jusqu'alors, le parcours de Léon Roy avait été à bien des égards celui de l'orphelin type — bien qu'il ne fût pas orphelin à proprement parler, mais plutôt le fils exilé, ou révolté, qui a quitté père et mère pour se lancer seul à l'aventure et n'est plus jamais revenu dans son pays natal<sup>2</sup>. Ce pays était la rive sud du Saint-Laurent, en face de Québec,

dans ce que l'on appelait alors le Canada-Est. Léon y était né le 1<sup>er</sup> juillet 1850, à Saint-Isidore-de-Dorchester<sup>3</sup>. Il était le huitième enfant de Charles Roy (1803-1900), cultivateur, et de sa seconde femme Marcelina Morin (1812-1888). Le jeune homme avait-il fui de lui-même ce milieu pauvre et dur ou avait-il été « banni de ses foyers », l'histoire ne le dit pas. Tout ce que l'on sait, c'est qu'à treize ans Léon quittait la ferme de son père, pour qui il « ne [ressentait] aucune tendresse<sup>4</sup> », et était recueilli par le curé de Beaumont, qui l'hébergerait pendant deux ans et lui ferait la classe en échange de menus travaux. Puis, après avoir passé quelques mois en pension dans un collège de Québec, le jeune homme était entré au service d'un marchand de la ville chez qui il avait connu le sort de l'apprenti maltraité et exploité mais avait pu au moins s'initier à la pratique du commerce<sup>5</sup>. Enfin, parvenu à l'âge adulte, il avait pris le chemin de l'exil, comme tant d'autres jeunes Canadiens français de l'époque à qui leur pays n'avait rien à offrir.

Comme eux, il était allé en Nouvelle-Angleterre où, pendant quelques années, il avait été guide et agent forestier dans les chantiers. Puis il s'était rendu à Lowell (Massachusetts), où se trouvait déjà son frère Majorique. À l'instar de plusieurs autres villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre, Lowell comprenait alors bon nombre d'émigrés du Québec employés dans les filatures et les fabriques. Flairant la possibilité de se faire une clientèle, Léon avait ouvert, avec un ami, un petit restaurant qui faisait également débit de boissons. L'affaire, pendant un certain temps, n'avait pas mal marché. En bon tenancier, Léon se joignait volontiers aux libations de ses clients, ce qui mangeait le profit et risquait de lui donner de mauvaises habitudes. Si bien qu'au bout de quelques années, son associé étant mort et lui se sentant devenir alcoolique<sup>6</sup>, mais aussi et surtout parce que le chômage croissant faisait languir le commerce, il avait décidé de laisser là son établissement et, une fois de plus, d'aller tenter sa chance ailleurs.

Les populations franco-américaines faisaient alors l'objet d'une grande sollicitude de la part d'un nombreux clergé venu du Québec pour veiller à la conservation de leur langue, de leurs traditions et de leur religion. Un des moyens d'y parvenir consistait à aménager des paroisses sur le modèle de celles du Québec — ce qui fut fait dans presque toutes les villes où vivaient un nombre suffisant d'émigrés. Mais un moyen encore plus efficace était de prêcher le « rapatriement », c'est-à-dire de persuader les frères exilés de rentrer dans leur pays. Ainsi, ils échapperaient encore plus sûrement à la menace d'assimilation que faisaient peser sur eux non seulement la culture amé-



ricaine, laïque et matérialiste, mais aussi le fait de vivre en ville plutôt qu'à la campagne, territoire naturel du Canadien français. À cette fin, on proposait aux ouvriers de leur donner des terres au Canada pourvu qu'ils acceptent de se faire colons. C'est ainsi que, dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, un petit nombre de familles prises en charge par des « sociétés de colonisation » qu'animait de jeunes prêtres imbus de la « mission providentielle » du peuple canadien-français ont quitté les *Little Canada* de Lowell, Fall River, Worcester ou Central Falls pour revenir dans leur pays.

Au lieu de s'établir de nouveau au Québec, quelques-uns de ces « rapatriés » ont choisi l'Ouest du Canada, où les terres étaient beaucoup plus propices à l'agriculture et où le *Dominion Lands Act* de 1872 permettait de devenir propriétaire à très bon compte, sous certaines conditions minimales ayant trait à la culture et à la résidence. Créée en 1870 et considérablement agrandie en 1881, la province du Manitoba était alors officiellement bilingue et dotée d'un système d'éducation confessionnelle, comme le Québec, ce qui incitait les autorités religieuses à tenter d'y accroître aussi rapidement et aussi intensément que possible la présence française et catholique, déjà implantée depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à l'intervention de M<sup>gr</sup> Provencher, au zèle des pères Oblats et des sœurs Grises et à la fidélité des Métis. On rêvait de recréer, en quelque sorte, un autre Québec à l'ouest de l'Ontario anglais et protestant et d'équilibrer ainsi, ou du moins de faire pencher en faveur de notre « race », la balance démographique et politique du nouveau Canada né en 1867.

C'est ainsi que Léon Roy avait eu l'idée de vendre son restaurant et de partir pour le Manitoba, entraînant avec lui Majorique et un autre de ses frères, Édouard. Célibataire dans la force de l'âge, libre de toute nostalgie et de toute attache, tout entier tourné vers l'avenir, Léon était le genre d'homme dont le pays neuf avait besoin.

Depuis la fin des années 1870, un bon contingent de Canadiens français avaient commencé à s'établir dans la région dite de la Montagne Pembina, à une centaine de milles au sud-ouest de Winnipeg, où M<sup>gr</sup> Alexandre-Antonin Taché, le deuxième évêque de Saint-Boniface, avait obtenu que deux cantons leur soient réservés<sup>7</sup>. C'est là, dans les limites de la toute nouvelle paroisse de Saint-Alphonse<sup>8</sup>, que Léon, le 25 mars 1883, avait « pris *homestead* », c'est-à-dire choisi de faire sien un lot inoccupé qui correspondait, dans le cadastre officiel, au « *North east quarter of section Four of the 5<sup>th</sup> Township in the 12<sup>th</sup> Range West of Principal Meridian in the Province of Manitoba*<sup>9</sup> ». Ce lot, ce « quart

de section<sup>10</sup> », il avait mis ensuite près d'un an à le préparer et à y construire une habitation rudimentaire, avant de venir s'y installer le 15 février 1884.

Était-ce la fin de l'errance? L'orphelin volontaire allait-il enfin s'ancrer quelque part et commencer à vivre une vie normale? C'est du moins ce que Léon a cru alors, et c'est dans cet esprit qu'il a décidé d'agir. En peu de temps, il a figolé son installation, acheté des animaux, mis une bonne partie de sa terre en culture et appris à se faire connaître et respecter de la communauté — respect plus aisément acquis du fait qu'il savait lire et écrire et maîtrisait l'anglais. Ainsi, dès 1885, il faisait circuler une pétition relative à l'emplacement du bureau de poste local. L'année suivante, ses voisins de Saint-Alphonse, pour la plupart des Canadiens français venus comme lui des États-Unis, l'élevaient au conseil de la municipalité rurale de Lorne (qui englobait Saint-Alphonse<sup>11</sup>), tandis que le gouvernement lui confiait le poste officiel de juge de paix<sup>12</sup>. Mais la tâche la plus importante, sans laquelle aucune réussite matérielle ou sociale n'aurait eu de sens, était de trouver la femme avec qui réaliser le but de toute existence digne de ce nom : fonder une famille.

Cette femme, Léon Roy l'a découverte non loin de chez lui, dans une maison de la paroisse voisine de Saint-Léon. Elle s'appelait Méлина Landry.

## La saga des Landry

Dans l'imaginaire familial de Gabrielle Roy, le contraste entre l'univers du père et celui de la mère sera toujours très marqué. À l'égard des Roy, sans doute parce que son père lui-même a rompu pratiquement tout lien avec eux, elle se sentira à jamais étrangère. Cette famille, qu'elle n'aura pour ainsi dire pas connue<sup>13</sup>, lui apparaîtra comme un monde obscur, sans amour et sans joie, empreint d'une religiosité farouche, un monde symbolisé par la figure effrayante du grand-père « Sarnarole, le brûleur de livres<sup>14</sup> », l'ennemi de l'instruction, et par celle de sa triste épouse Marcellina, personnage qui annonce, dirait-on, ces femmes rigides, comme mortes intérieurement, de certains récits d'Anne Hébert et de Marie-Claire Blais. « Nous n'avions jamais connu ces deux êtres, lit-on dans *La Détresse et l'Enchantement*, que par leur portrait terrible et quelques confidences échappées à mon père. Je ressentais à leur endroit un tel éloignement que je refusais de me reconnaître en eux<sup>15</sup>. »

Et Gabrielle Roy poursuit : « Je m'imaginai issue des Landry seulement, cette race plus légère, riieuse, rêveuse, comme un peu aérienne, aimante, tendre et passionnée. » Autant le monde des Roy lui paraîtra immobile et inhospitalier, autant celui des Landry l'exaltera et fascinera son imagination. Ce monde, pour elle, sera celui de la lumière, de la liberté, d'un bonheur sans mélange, un monde qu'elle ne finira jamais de se raconter à elle-même, en s'inspirant d'abord des récits de sa mère puis en puisant dans ses propres souvenirs. Tout au long de sa vie, elle ne cessera d'y ajouter des couleurs, des voix, des significations nouvelles ; de le magnifier et de l'embellir au point d'en faire un véritable mythe : le mythe fondateur de son identité et de la conscience qu'elle aura de son propre destin.

L'histoire des Landry, racontée dans un chapitre de *La Détresse et l'Enchantement*<sup>16</sup>, a beau commencer loin dans le passé, en Acadie d'abord, puis dans le Connecticut à la suite de la Déportation de 1755, c'est au Québec qu'elle prend véritablement forme et devient celle de Gabrielle Roy. Comme le montre le vaste roman inachevé qu'elle lui consacrera plus tard<sup>17</sup>, le vrai début de « cette saga précieusement conservée dans notre mémoire<sup>18</sup> », c'est-à-dire le lieu de ses propres origines, Gabrielle Roy le situe dans les collines de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, au nord-ouest de Joliette, une trentaine d'années avant sa naissance. Là se met en branle, pour elle, le mouvement de sa propre vie.

Plus précisément, c'est en 1881 que tout commence. Les paroisses du nord de Montréal reçoivent elles aussi, à cette époque, la visite de prêtres recruteurs que M<sup>sr</sup> Taché dépêche au Québec avec mission d'y trouver des colons pour le Manitoba. L'un des plus célèbres est le père Albert Lacombe, Oblat, alors curé de Sainte-Marie de Winnipeg et missionnaire auprès des nations amérindiennes de l'Ouest. Pendant la messe dominicale, ces envoyés de l'évêque de Saint-Boniface font miroiter aux cultivateurs québécois l'immensité et la fertilité des terres manitobaines, dans l'espoir qu'ils accepteront d'y venir travailler à la réalisation du grand projet de colonisation canadienne-française et catholique des plaines occidentales du Canada. Ce projet, pour l'épiscopat et les élites politiques de l'époque, est le meilleur remède au terrible fléau de l'émigration vers les États-Unis, qui décime les campagnes québécoises et menace la survie de la nation.

Les États-Unis, écrit un propagandiste, c'est la terre étrangère, c'est l'exil ; c'est, a dit le vaillant curé Labelle, « le cimetière de notre race ». Le Manitoba, [...] c'est la patrie ; c'est une terre sur laquelle

notre race, au lieu de s'étioler, de s'amoinrir, grandira, vigoureuse, forte, saine, vaillante, imbue des idées religieuses, sociales, patriotiques et traditionnelles, qui ont créé la nationalité canadienne-française<sup>19</sup>.

Élie Landry, né quarante-six ans plus tôt dans la paroisse voisine de Saint-Jacques-de-l'Achigan, a connu la vie du draveur et du bûcheron avant de s'établir sur une terre de Saint-Alphonse-de-Rodriguez. Il est au nombre des paroissiens qui se laissent tenter, par le rêve patriotique peut-être, mais surtout par la perspective d'une vie plus facile, d'un travail moins ingrat et d'un pays assez vaste et fertile pour que leurs enfants puissent s'y établir et y prospérer, au lieu d'être coincés sur des terres étriquées, rocailleuses, où ils sont promis à la pauvreté ou à la dispersion. Là-bas, au contraire, le sol est « planche », il n'y a ni arbres à abattre ni souches à brûler, les gelées sont tardives, l'eau facile à trouver, et l'espace ne manque pas. Cela dit, il fallait quand même, à ces paysans illettrés, une bonne dose d'audace — et d'ambition — pour se lancer ainsi à l'aventure, c'est-à-dire abandonner leurs maisons, leurs voisins, leur parenté, et aller recommencer leur vie à deux mille cinq cents kilomètres de chez eux, autant dire à l'autre bout du monde. On oublie trop souvent, quand on évoque l'immobilisme et le conservatisme de la société rurale du Québec de cette époque, l'élan et l'esprit d'initiative qui animaient ces émigrants et que la nécessité seule ne saurait expliquer.

La femme d'Élie, Émilie Jeansonne, née elle aussi à Saint-Jacques, est venue, adolescente, à Saint-Alphonse-de-Rodriguez où elle a épousé Élie le 9 juillet 1861. Elle a cinquante ans. On comprend qu'elle se fasse un peu tirer l'oreille et que la perspective de devoir tout reprendre à zéro dans un pays inconnu ne la soulève pas d'enthousiasme. Sans compter que le couple a sept enfants. Certes, les deux aînés, Calixte, dix-huit ans, et Moïse, dix-sept, ne tarderont pas à se débrouiller seuls. Mais il y a aussi Joseph, qui n'a que douze ans, Zénon, qui en a à peine dix, et le petit dernier, Excide, l'enfant chéri, qui va sur ses six ans. Et il y a les deux filles, Rosalie et Émélie. La première a tout juste atteint l'âge de raison, tandis que la seconde, que l'on appelle familièrement Méлина, vient d'avoir quatorze ans<sup>20</sup> et devrait, en cas de départ, abandonner ses études à l'école du rang, où elle montre pourtant de belles dispositions.

Mais les raisons qui poussent Élie à partir sont plus fortes que celles qui retiennent Émilie. Le voyage, comme presque toujours, se dérou-

lera au printemps ; on peut ainsi, une fois sur les lieux, profiter du beau temps pour « se placer, se mettre à la culture de suite, et obtenir à l'été la vie de sa famille, quelquefois même un surplus », comme dit un prospectus de l'époque<sup>21</sup>. Après avoir tout liquidé, sauf les biens essentiels qui peuvent se transporter aisément, Élie et les siens, avec quelques autres familles de la paroisse, se dirigent d'abord vers Montréal, où ils prennent le train pour l'Ouest. De tronçon en tronçon — la construction du transcontinental n'est pas encore tout à fait achevée —, ils arrivent à Winnipeg, où le groupe est accueilli à la gare par M<sup>gr</sup> Taché et le père Lacombe en personne.

S'ils avaient plus d'argent, les nouveaux arrivants pourraient acheter une terre le long de la rivière Rouge ou de l'Assiniboine, mais ce n'est pas le cas. Aussi leur faut-il aller plus loin, vers les zones de colonisation où des *homesteads* sont encore disponibles. On les dirige donc vers Saint-Norbert, au sud de Winnipeg, où ils doivent attendre le rassemblement d'un convoi à destination de la Montagne Pembina. Puis commence la dernière étape du voyage, la plus pittoresque, celle que Gabrielle Roy ne se lassera pas d'évoquer. Assis sur leurs affaires entassées dans des chariots recouverts d'une bâche et tirés par des chevaux, comme dans un western, les immigrants se mettent en route vers l'Ouest, en un lent cortège s'étirant le long de la *trail* qui doit les mener au terme de leur voyage. Le paysage, autour d'eux, les émerveille et les inquiète tout à la fois : le ciel immense, la plaine, une ligne de collines au loin, qu'il faudra franchir pour découvrir encore d'autres merveilles, d'autres espaces, un autre pan d'horizon. Ils campent tantôt à la belle étoile, tantôt dans une ferme isolée où des colons leur offrent la soupe et un peu de réconfort.

C'est ainsi du moins que Gabrielle Roy, dans plusieurs de ses écrits, prendra plaisir à reconstituer l'arrivée de ses grands-parents Landry au Manitoba. Le personnage central de cette évocation, celui à travers lequel tout l'épisode sera imaginé et comme rehaussé en poésie, est bien sûr la petite Mélina, sa propre mère alors adolescente. Aux yeux de la jeune fille, dira la romancière, ce voyage a la valeur d'une expérience initiatique. Mélina y fait non seulement l'apprentissage d'un nouveau pays, d'une nouvelle existence, mais de son être même, de son besoin de liberté, de sa propension au rêve et même de sa condition de femme, puisqu'elle est à l'âge de la puberté.

[Ma mère] ne revint jamais de l'émotion de ce voyage et en fit le récit toute sa vie. Si bien que mon enfance à son tour en fut envoûtée, ma

mère reprenant pour moi la vieille histoire, tout en me berçant sur ses genoux, dans la grande berceuse de la cuisine, et j'imaginai le tangage du chariot et je croyais voir, de même que du pont d'un navire en pleine mer, monter et s'abaisser légèrement la ligne d'horizon<sup>22</sup>.

Au bout de trois semaines — le 14 juin 1881 exactement —, les voyageurs arrivent enfin à destination. Au sommet d'une pente douce, à proximité d'un petit bois, Élie prend possession du lieu où ils vont recommencer leur vie : le quart sud-ouest de la section 16 dans le 9<sup>e</sup> alignement du 5<sup>e</sup> canton<sup>23</sup>. L'endroit se trouve à environ deux milles au nord-ouest du village nouvellement fondé de Saint-Léon, chef-lieu de la paroisse qui s'étend alors sur toute la région et où sont déjà établis bon nombre de Canadiens français ; ils s'appellent Rondeau, Moreau, Major, Lafrenière, Girouard, Toutant, Labossière. Le curé est un Alsacien, l'abbé Théobald Bitsche. Pendant trois ans, Élie et les siens débroussaillent, « cassent<sup>24</sup> », mettent en culture quarante acres de terre et remplacent leur première cabane de rondins par une belle « maison à deux corps de logis, haut et bas-côtés, comme [leur] maison de Saint-Alphonse-de-Rodriguez<sup>25</sup> ». Bientôt, les fils aînés, Calixte et Moïse, se lancent dans les affaires ; ils acquièrent des terres<sup>26</sup>, travaillent à la construction du nouveau chemin de fer. Ils profitent, en somme, du développement rapide de la région où, à l'ouest et au nord de Saint-Léon, les paroisses ne cessent de surgir et de se peupler.

Dans une de ces paroisses, Saint-Alphonse, habite Léon Roy, un homme instruit et dynamique. Quoique passablement plus âgé que les fils Landry, Léon se met bientôt à fréquenter la maison d'Élie, chez qui le curé de Saint-Alphonse lui a fait remarquer la présence de Mélina, un fort beau parti, comme on dit. « C'était une fille brune, de moyenne grandeur, saine et robuste<sup>27</sup> ». Peu de temps auparavant, à l'âge de seize ans, elle a voulu entrer chez les sœurs Grises et passé quelques mois dans leur couvent de Saint-Boniface, mais elle a eu tôt fait de s'ennuyer et, laissant là ses études, est rentrée à la maison. Depuis, elle aide tranquillement sa mère et se prépare à la vie qui l'attend<sup>28</sup>.

La période des « conversations sur la galerie<sup>29</sup> » et des billets doux copiés dans le *Secrétaire des amoureux* dure à peine un été. Puis, le 23 novembre 1886, après la saison des récoltes, et malgré les réticences d'Élie, le mariage a lieu à l'église de Saint-Léon<sup>30</sup>. Lui a trente-six ans, elle, dix-neuf.

Pour Gabrielle Roy, le fait d'avoir eu pour parents des immigrants, c'est-à-dire des personnes qui ont quitté leur pays natal pour aller

recommencer leur vie en territoire inconnu, revêtra avec le temps une signification de plus en plus décisive. Elle en viendra à voir dans son appartenance à cette lignée de « chercheurs d'horizons<sup>31</sup> » une des clés de son caractère et de son destin. Convaincue de continuer dans sa propre vie celle de ses parents et de ses grands-parents, elle en appellera sans cesse, pour comprendre ses nostalgies, ses désirs et le sens de ses actes, de même que pour rendre compte de sa vocation d'écrivain et expliquer ses choix politiques, à ce « sang d'errants<sup>32</sup> » qui coule dans ses veines, à cette fascination pour l'« horizon sans cesse appelant, sans cesse se déroband<sup>33</sup> » qu'ont éprouvée avant elle ceux et celles dont elle est issue — à ce besoin de changement et de découverte qui, elle en est sûre, était inscrit en elle à sa naissance.

### Les tribulations d'un chef de famille

Après la noce, Léon Roy emmène son épouse sur sa terre de Saint-Alphonse. La jeune femme n'aime guère la maison — une cabane en rondins —, non plus que les habitudes de célibataire de son mari. De plus, Léon est un homme très occupé. Sa double fonction de conseiller municipal et de juge de paix l'oblige à s'absenter souvent. Mélina profite de la moindre occasion pour rendre visite à ses parents, chez qui elle fait parfois de longs séjours, avant et après la naissance de ses enfants.

Le premier enfant, un garçon, vient au monde neuf mois après le mariage, le 28 août 1887<sup>34</sup>. Il s'appellera Joseph. Puis c'est Anna qui voit le jour à Saint-Léon, chez les Landry, le 25 septembre 1888<sup>35</sup>.

Un nouveau virage se produit alors dans la vie de Léon, et donc dans celle de Mélina. Bien que se sentant peu de goût — et peu de talent, peut-être — pour l'agriculture, le nouveau père de famille a quand même déposé la demande de « patente » qui le rendra propriétaire de sa terre. Le document est daté du 2 octobre 1887, et les titres officiels lui seront accordés peu de temps après, au début de l'année 1888. Mais voilà que le développement de la région offre à Léon l'occasion de moins dépendre de la terre et de renouer avec ses vieilles amours : le commerce. Grâce à l'arrivée de la nouvelle ligne du Northern Pacific and Manitoba Railway, Saint-Alphonse-Sud, la partie de la paroisse où se trouve son quart de section, est en train de devenir un petit village auquel on donnera bientôt le nom de Mariapolis.

Misant sur la clientèle présente et surtout future, Léon, en association avec son beau-frère Calixte Landry qui a, lui aussi, abandonné l'agriculture, ouvre un magasin général au mois de décembre 1889.

# Table des matières

## CHAPITRE I

### Fille d'immigrants

Un Canadien errant	15
La saga des Landry	18
Les tribulations d'un chef de famille	23
Saint-Boniface, enfin	28

## CHAPITRE II

### Une enfance à part

L'enfant unique	38
À l'abri des tempêtes familiales	42
Le gynécée	44
« Ma rue qui m'était l'univers »	47

## CHAPITRE III

### La dernière photo de famille

Les trois fils	56
Anna	57
Adèle	60
Clémence, Bernadette	64
Les deuils de Mélina	67
La première mort du père	70



## CHAPITRE IV

« Cette inconnue de moi-même... »

L'écolière	78
Petite Misère	80
Dénouement d'une crise	86
La lauréate	89
L'éducation d'une jeune fille rangée	94
À la Montagne Pembina	99
La seconde naissance de Gabrielle	102
Une princesse étrangère	109
La voix des étangs	113

## CHAPITRE V

La vraie vie est ailleurs

La mort d'un pionnier	119
Gagner ma vie	121
Cardinal	124
L'Institut Provencher	131
Premières publications	136
L'ivresse du théâtre	141
L'émancipation d'une jeune provinciale	150
Une famille pendant la crise	161
Fuir ! là-bas fuir !	167

## CHAPITRE VI

L'aventure

Étudiante à l'étranger	180
De l'amour à la littérature	186
Le chemin du retour	194
Premières armes à Montréal	198
Une heureuse rencontre	203
Le micro et les planches	209
Des vacances au bord de la mer	212

Découvrir une ville	218
Les pérégrinations d'une journaliste	224
Autour d'une dépouille	236
Un amour contrarié	246
« Profession : authoress »	257

## CHAPITRE VII

## Le poids de la gloire

Cendrillon	268
Une femme en fuite	273
Annus mirabilis	279
Un mariage expéditif	287
Success story, suite et fin	299
Jours tranquilles en France	309
Le deuxième livre	319
De la Ville lumière à Ville LaSalle	329
Le calvaire d'Alexandre Chenevert	338

## CHAPITRE VIII

## « Écrire, comme sa raison même de vivre »

Incident à Tangent	354
Des années de répit	362
Une épouse voyageuse	371
L'ermitage de Petite-Rivière-Saint-François	381
La saga de l'écriture	390
Un monde de femmes	401
Gabrielle et ses sœurs	411
Migrations hivernales	419
La grande dame de la littérature ou Les ambiguïtés de la gloire	423
Secrets	434
Retour au calme	442
Tombeau de Bernadette	447

## CHAPITRE IX

## Le temps de la mémoire

Charge d'âme	462
Où le biographe fait la rencontre de son personnage	470
« La mémoire est poète »	479
De nouveau la gloire	486
Laisser la maison en ordre	491
La vie derrière soi	501
La fin, l'inachèvement	512
 Épilogue	 519
 Notes	 523
 Sources	
I. Publications de Gabrielle Roy	593
II. Archives, inédits, correspondances	606
III. Livres, articles, entrevues	612
IV. Témoignages	619
 Remerciements	 621
 Index	 623





MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2000  
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL IMPRESSION  
IMPRIMERIE GAGNÉ, À LOUISEVILLE (QUÉBEC).





François Ricard enseigne les lettres françaises à l'Université McGill. Il est l'auteur de *La Littérature contre elle-même* (1985), *Prix du Gouverneur général*, de *La Génération lyrique* (1992), et coauteur de *L'Histoire du Québec contemporain* (1979-1986).

110

**BORÉAL**  
**COMPACT**

**Boréal compact** présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

PRIX DRAINIE-TAYLOR 1999

PRIX MAXIME-RAYMOND 1999

PRIX JEAN-ÉTHIER-BLAIS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 1997

L'auteur ne se départ jamais des deux qualités essentielles à toute biographie littéraire réussie : un constant respect pour l'écrivain et une connaissance admirative de son œuvre. [...] Tout écrivain devrait avoir la chance de trouver un François Ricard pour raconter sa vie, et pour la raconter avec un tel sens de la dignité et de l'ultime mystère de son sujet.

**John Lennox, *The Literary Review of Canada***

Savoir et plaisir, raison et émotion font ici un heureux ménage. En sortant de ce livre, même si l'on sait que toute biographie comporte un regard subjectif et présente une version des faits, on a bien du mal à imaginer [...] qu'on ne puisse pas parler à son sujet de la vie de Gabrielle Roy, établie pour longtemps dans sa singularité, réinventée jusque dans sa plus profonde et humaine vérité.

**Pierre Nepveu, *Spirale***

Extrait de la publication